

son cri ? Il paraît être maintenant à l'endroit même où elle se trouvait tout à l'heure.

Elle revient sur ses pas. Et cette fois, pour guider, elle appelle à intervalles égaux, d'un ton strident :

— Bertine !

Le hurlement répond. Mais il semble s'éloigner maintenant. Alors Liette est prise de folie. Elle s'en va par toutes les sentes rencontrées. Elle court, trébuche, tombe, se traîne aux travers des ronciers, des halliers, des futaies. Elle a les mains et les pieds ensanglantés. Elle n'y prête pas attention. Elle veut sa fille. Et ce hurlement de pauvre bête perdue et blessée la poursuit partout changeant de place, se jouant d'elle, la fatiguant horriblement.

Enfin, elle n'en peut plus.

Elle est là, sur la neige, exténuée, râlant encore :

— Bertine ! ma Bertine !

Elle ferme les yeux. Elle se laisse aller à la fatigue qui enfin a raison de son pauvre corps. Elle ne bouge plus, résignée à la mort. Elle prie Dieu, seulement, pour sa fille aussi perdue.

Et peu à peu, la neige, qui s'est remise à tomber par flocons serrés, s'élève par degrés successifs, autour de la pauvre femme immobile. Et le visage seul est à découvert, les yeux fermés.

Et elle se dit que c'est très doux de mourir ainsi.

Et elle se rappelait la tentative qu'elle avait faite, jadis, rue de la Parcheminerie, pour mourir avec sa fille, une tentative qui n'avait pas réussi parce que Charlot et Criquet étaient intervenus.

Charlot et Criquet !

Pour la première fois depuis son retour à la maison sa mémoire ressuscitait ces deux noms d'enfants, Charlot avec son air éveillé, et Criquet, si maltraité par l'horrible mégère.

Pourquoi tous ces souvenirs, alors qu'elle est près de la mort ?

Peu à peu son esprit perd de sa lucidité.

Pourtant, elle perçoit tout près, dans les broussailles noires, des voix douces qui semblent s'élever de terre, sortir du sein même de la neige.

Et on dirait que l'une de ces voix est celle d'une jeune fille, et l'autre, presque aussi douce, celle d'un garçon.

Que disent-elles ces voix ? La fillette raconte — c'est sans doute un ange qui parle — qu'elle voit autour d'elle des choses toutes blanches et elle parle de la première communion, où elle était en blanc, avait ses compagnes également toutes blanches et comme couvertes de neige.

Et quand elle s'adresse à l'enfant qui dans la neige est auprès d'elle, Liette croit entendre qu'elle l'appelle Charlot.

Et le garçon répond, dans la même langue poétique, toutes les choses de sa vie ; les meilleurs souvenirs lui paraissent pareils à de la neige, et il se voit dans le pays où tout jeune il a été conduit, au milieu des prairies blanches de marguerites, plantées de pommiers saupoudrés de neige.

Voilà ce qu'elle croit rêver, Liette, — rêve éveillé, — car elle entend bien bien vraiment les paroles qu'on profère auprès d'elle.

Le hasard l'a conduite non loin de l'endroit où Charlot et Bertine se sont affaîssés, n'en pouvant plus, eux aussi, et voulant mourir.

Elle a suivi, au hasard, sans se douter qu'elle touchait presque son bonheur, les hurlements de Papillon en quête de son maître d'abord et qui, l'ayant perdu, a retrouvé la trace des enfants.

Mais elle n'a plus sa raison. La neige monte encore sur elle, comme elle monte, là-bas, jusqu'aux lèvres de Charlot et de Bertine.

Alors, elle entend des pas dans les broussailles ; elle voit devant elle passer deux ombres, et les hurlements de Papillon recommencent ; et les deux ombres s'arrêtent, s'approchent, se baissent se consultent, creusent la neige.

Et hors de la neige deux corps apparaissent : les corps de Charlot et de Bertine...

Les hurlements de Papillon ont cessé. Des voix étrangères s'élèvent. Des exclamations s'entrecroisent. Puis tout se tait. Tout s'éloigne. Le silence règne dans la forêt. La neige tombe incessante.

Mais l'émotion a été si violente chez la pauvre femme qu'elle se réveille à demi de sa torpeur.

— Charlot ! Bertine !

Ces deux noms sonnent encore à son oreille.

Elle regarde, effarée, autour d'elle.

C'est de là-bas que partaient les voix, derrière ces broussailles.

Elle s'y traîne. Elle a peur de la mort, maintenant. Elle se soulève, s'appuie contre un tronc d'arbre et regarde.

Certainement tout ce qu'elle a entendu, elle ne l'a pas entendu dans un rêve.

Voici des traces de pas, voici la place de deux corps qui étaient enfouis dans la neige, voici les empreintes d'un chien, marquées profondément, avec quelques gouttelettes de sang éparses çà et là sur la blancheur du sol.

Elle n'a donc pas rêvé ?

La raison lui revient, soudainement, et en même temps la force, l'énergie.

Et elle crie dans les ténèbres : Bertine ! Bertine !

Elle essaie de suivre ces pas qui s'éloignent sous les arbres. Sa fille est là, devant elle, qui fuit, la pauvrete. Et elle pleure, elle sanglote. Elle crie, toujours, comme la mère antique : " Ma fille ! "

Et rien ne lui répond.

Et le matin, elle se retrouve hors de la forêt, non loin de la maison où la vieille flamande toujours à genoux auprès de son fils prie, dans son patois, d'interminables prières.

Chez la mère Jennekin, les enfants n'ont pas reparu.

Et dans le village de Solre, c'est à peine si on connaissait l'existence des petits. Les Jennekin, à cause du métier du fils, vivaient très retirés, ne voyaient pas grand monde. Deux ou trois paysans, qui travaillaient en forêt, avaient aperçu Bertine et Charlot une ou deux fois. Et c'était tout. On ne put rien lui dire de plus.

Ainsi, après avoir été si près de sa fille, Liette en était de nouveau séparée. Et pour combien de temps ? Où avait-elle fui ?

Et elle pleurait, la pauvre femme, au souvenir du rêve étrange qu'elle avait fait quand la chaude et mortelle caresse de la neige l'enveloppait déjà.

Elle avait entendu la douce voix de sa fille !... Son cœur en était remué profondément...

Elle ne s'attarda pas longtemps à Solre. Elle y resta juste le temps de se reposer un peu de sa fatigue.

Puis elle repartit, à peine remise.

Elle avait réfléchi que les enfants, craignant les poursuites des douaniers, auraient peut-être cherché un refuge en Belgique et elle recommença le trajet qu'elle avait fait l'avant-veille.

Mais dans la campagne, en avant de Chimay, la fermière flamande, interrogée, ne sut rien lui dire.

Elle ne savait rien du drame qui s'était passé.

Elle ignorait la mort de Jennekin et ce qu'étaient devenus les enfants.

Bertine et Charlot étaient donc restés en France.

Elle repassa la frontière au bout de deux ou trois jours de recherches infructueuses, et la voilà partie au hasard, questionnant les passants, entrant dans les auberges.

Et dans l'une d'elles, au carrefour de trois routes, à sa question, l'aubergiste a répondu :

— Deux enfants, un garçon et une fillette de quinze ans, dites-vous, ma bonne femme ?

— Oui, monsieur. Les avez-vous vus ?

— J'ai vu des enfants, des jeunes gens plutôt. Ils ont même logé chez moi et ils m'ont payé recta, mais ils n'étaient pas deux... ils étaient quatre... trois garçons et une bien jolie fillette, de l'âge que vous dites, à peu près.

— Non, dit-elle, ce ne peut être cela...

Mais tout à coup, elle se ravise... Pourquoi ne serait-ce pas Charlot, Bertine ?... Et son rêve, le rêve de la forêt ? Ces deux ombres qu'ont attirées auprès des ensevelis, les hurlements de Papillon. Les jeunes gens n'ont pas dû quitter ceux qui les ont sauvés.

Et même, elle y pense aussi, ce pauvre chien de contrebandier, sans doute, les accompagne ?

Et Liette demande en tremblant :

— N'avez-vous pas remarqué que ces enfants étaient suivis d'un chien ?

L'aubergiste la regarda avec curiosité, comme frappé de cette remarque et il dit aussitôt :

— Vous avez raison, un chien blessé, dont la patte était enveloppée de linges sanglants.

Elle ne s'est pas trompée. Ce sont eux.

Alors l'espoir lui revient.

— Depuis combien de temps ont-ils quitté l'auberge ?

— Depuis hier, pas plus tard.

— Et où se dirigeaient-ils ?

— Ah ! vous comprenez, ils ne me l'ont pas dit... Il y en avait un, le plus grand, qui semblait conduire la bande... C'est lui qui payait. Et il a le porte-monnaie bien garni.

— Enfin, vous avez vu pourtant la route qu'ils ont prise...

L'aubergiste étendit le bras :

— Par là, dit-il, laconique.

C'était vague. Elle soupira. Mais elle devait bien se contenter du renseignement. Elle repartit, se fiant au hasard, triste à mourir.

Des jours se passèrent. Elle parcourut le Nord, l'Aisne, des coins de la Belgique, les Ardennes.

Un soir, sur la grand-route, elle fut accostée par un mendiant.

Il pouvait avoir vingt ans. Ses vêtements étaient en guenilles. Il paraissait honnête.

Il avait le genou droit déformé, rentré en dedans, ce qui donnait à tout son corps, quand il voulait aller vite, l'allure d'une sauterelle.

— Madame, dit-il, si vous aviez quelques sous... cela me rendrait grand service, car j'ai faim.

Elle lui donna.

Il remercia et ils se séparèrent.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le **BAUME RHUMAL**